

# PARLE-LEUR DE BATAILLES, DE ROIS ET D'ELEPHANTS

*Ou les affres de la création artistique*

De Mathias Enard

**E**n partant d'un fait historique méconnu, ce roman évoque la rivalité de deux géants italiens du cinquecento : Léonard de Vinci et Michel-Ange ainsi que l'importance des sentiments dans la création artistique. Dans quelles circonstances et pour quelles raisons Michel-Ange part-il à la découverte d'Istanbul?

Le 17 avril 1506, Michel-Ange quitte Rome, à la veille de la pose de la première pierre de la nouvelle basilique San Pietro. Il se rend à Florence comme nous l'apprend son biographe Ascanio Condivi.

Se sentant en sûreté en territoire florentin, il éconduit l'envoyé du pape Jules II : Il est furieux contre ce pape qui a refusé de lui payer les marbres de Carrare pour l'exécution du tombeau papal.

Les jours passent, Michel-Ange dessine, dessine....

A son grand étonnement, deux moines se présentent chez lui, porteurs d'un message de la plus haute importance. Il se demande comment ils ont pu le retrouver si vite ? Les deux moines le rassurent. C'est son frère qui est l'instigateur de leur voyage.

Que contient ce message qu'ils ont entre les mains ?

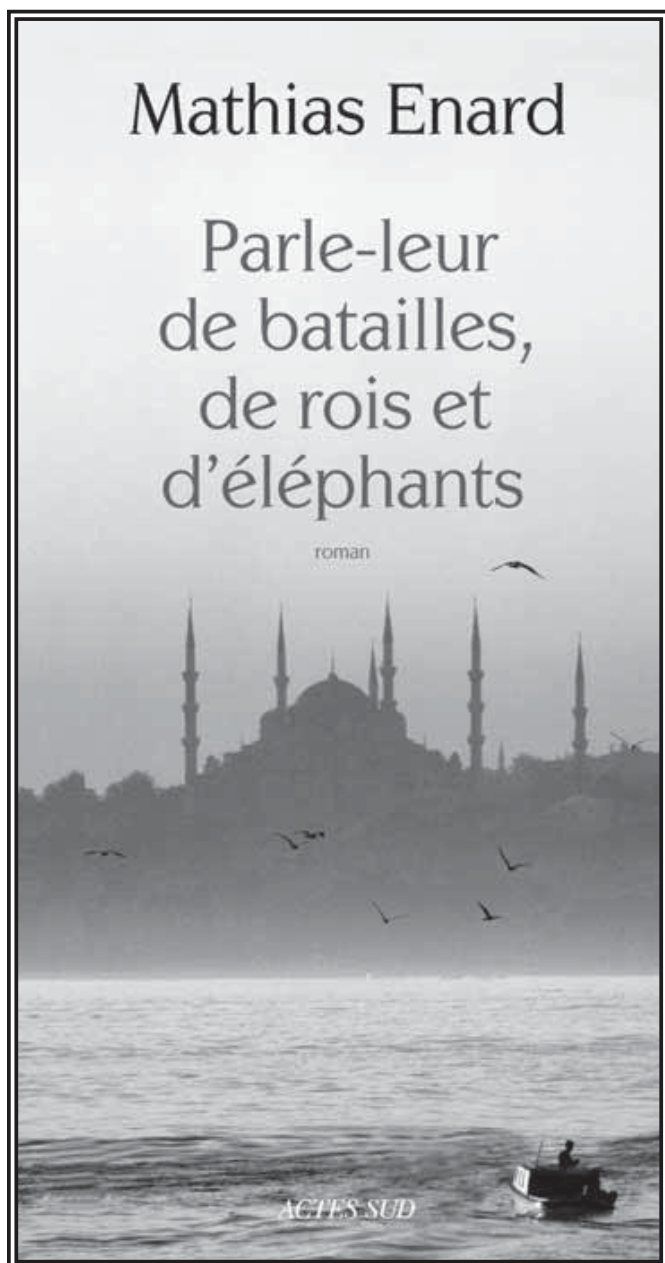
Quelle n'est pas sa surprise de découvrir un message du Sultan de Constantinople l'invitant à venir le rejoindre !

Après avoir lu, relu le message du Sultan, et non sans avoir attendu en vain un signe de Jules II, Michel-Ange se dit que servir le sultan de Constantinople serait une belle revanche sur ce pontife belliqueux qui l'ignore. Mais, de plus, un autre désir l'envahit : celui de passer après Léonard de Vinci dont le projet a été refusé par le Sultan. Ah ! quelle réputation si son projet à lui était accepté !

Mais de quel projet s'agit-il ? Ni plus ni moins que d'un pont sur la Corne d'Or ! Un ouvrage de plus de neuf cents pieds de long. Le doute n'est plus de mise. Et le 13 mai 1506, Michel-Ange débarque à Constantinople, accueilli par le Florentin Maringhi, chez lequel il va loger.

La visite au Grand Vizir rappelle à Michel-Ange ses visites au pape Jules II, en raison de l'omniprésence des gens d'armes. Le Grand Vizir le reçoit avec déférence, heureux qu'il ait accepté de relever le défi de la création de ce pont reliant Constantinople et Péra.

Il ne peut s'empêcher de penser à la réaction de Jules II quand ce dernier apprendra sa présence auprès du Grand Turc. Cela l'excite



et le terrorise car, à ses yeux, il n'a plus droit à l'erreur. Il se doit de réussir.

Manuel, son traducteur, est fasciné par la facilité avec laquelle il dessine. Cela est-il si aisé ? Michel-Ange lui rétorque que le talent n'est rien sans le travail. Pages admirables où l'on devine son souhait de transmettre une partie de son savoir.

Après avoir pris possession de son atelier, Michel-Ange est subjugué par Sainte-Sophie, sa légèreté, l'équilibre des proportions. Puis vient la découverte de la ville au long de ses

rues tièdes à l'atmosphère chaude et sensuelle générée par les habitants.

Après s'être imprégné de l'architecture et de l'atmosphère, déroutante à ses yeux, qui règne sur la ville et les habitants, il réclame, instamment, de voir les quais, les remparts, le port. Il regarde avec intensité le paysage, la colline fortifiée de Péra de l'autre côté de la Corne d'Or, la gloire d'Istanbul. Le travail proprement dit commence : calculer l'étendue exacte du bras de mer, définir l'emplacement précis prévu pour le pont.

Michel-Ange est comme pétrifié par l'ampleur de la tâche. Le projet de Vinci l'obsède. Que faire ? Une idée lumineuse jaillit de son esprit. Il lui faut saisir davantage la pensée de ces Mahométans. Grâce à Manuel, son traducteur, il approfondit avec gourmandise les contes turcs ou persans. En outre, il se dit que ces Ottomans sont les maîtres de la lumière, que ce soit celle de la bibliothèque du sultan Bayazid, ou bien celle de la mosquée.

De nouveau, il arpente la ville pour mieux l'appivoiser, la capturer. Puis, il se remet à dessiner sans discontinuer. Mais le projet du pont ne surgit toujours pas de ses croquis. Et il apprend par une missive venue d'Italie que certains sont sur le point de le trahir auprès du pape.

Rome lui manque. Pourquoi n'a t-il pas, comme Vinci, son vieil ennemi, envoyé son projet sans connaître Constantinople ? Mais le poète lui rétorque qu'il n'y a rien de plus majestueux qu'un pont. Le doute qui l'assaillait s'estompe comme par enchantement. Il était venu pour éclipser Vinci. Maintenant, Michel-Ange s'identifie à cette œuvre qui le rendra à jamais célèbre. Ses songes, ses rencontres, ses déambulations dans les ruelles de Constantinople ramènent toujours l'artiste à ses carnets et à ses arches improbables. Quelle vitalité, quel enthousiasme !!!

Pour faire le vide en lui et pour que son oeuvre apparaisse dans toute sa splendeur, il s'offre des moments de détente auprès d'une Andalouse qui lui susurre des mots d'une sensualité qui le trouble. Il se refuse à elle. Le discours qu'elle lui tient lorsqu'elle se retrouve dans son lit pourrait être celui du poète si seulement...

Cette danseuse qui rend jaloux le poète n'ignore pas ce que le sculpteur se refuse à admettre : *"Ce n'est pas moi que tu désires. Je ne suis que le reflet de ton ami poète, celui qui se sacrifie pour ton bonheur"*.

La fin du roman laisse exploser la jalousie du poète à l'égard de la danseuse. Il ne peut admettre que Michel-Ange lui préfère cette danseuse et chanteuse éblouissante.

Le projet accepté par le Sultan, les travaux du pont débutent aussitôt. Maringhi, l'homme qui a hébergé Michel-Ange, offre un banquet le jour de la fête du Baptiste. La nuit venant, Michel-Ange se retrouve allongé près de la danseuse endormie.

Le poète ne peut endurer plus longtemps cette situation. La mort de la danseuse s'impose à lui comme un fait inéluctable. Après avoir accompli son forfait, le poète a l'oeil hagard et le visage pâle. Michel-Ange est blessé dans l'affrontement. Michel-Ange quitte Constantinople en secret, sans un sou.

Ce roman m'a enchanté par son intensité dramatique. L'amour, l'orgueil, la haine, la joie, la jalousie, la déception y sont évoqués, effleurés, suggérés.

Ce roman est également historique. En effet, Giorgio Vasari parle dans "Les Vies", à la page 1213 dans l'article qui est consacré à cet artiste, du séjour à Constantinople de Michel-Ange. En revanche, il ne parle à aucun moment du séjour de Léonard de Vinci dans cette ville.

Le désir de Michel-Ange d'être aimé est présent

tout au long de ce roman. Mais il ne peut se résoudre à assouvir la passion amoureuse. La construction du pont est son unique préoccupation, son obsession, sa seule raison d'être à Constantinople. Il ne peut s'empêcher de penser à sa victoire sur son éternel rival, Vinci, de vingt ans son aîné, à Raphaël, à Jules II.

Il n'oublie pas qu'il emporte avec lui de merveilleux présents : l'importance de la luminosité, de la légèreté des édifices. Une partie de la Chapelle Sixtine devra beaucoup à son séjour à Constantinople.

Pour l'heure, tout son être est de nouveau accaparé par Rome qu'il souhaite redécouvrir au plus vite. L'édification du mausolée de Jules II attend sa présence.

Il vient de quitter ces Ottomans fort tolérants pour retrouver cette civilisation qui l'a vu naître, civilisation qui lui permet de faire éclore les multiples dimensions de son talent.

A l'orée de notre nouveau siècle, ce roman sonne comme un rappel de tolérance dans un monde sans boussole, sans perspective. Ce livre nous distille un parfum de fraîcheur au moment où le désir de la vie s'estompe quelque peu en nous.

En un mot, ce livre est un conte, un conte reliant l'Orient à l'Occident. Il nous permet de nous souvenir que le 11 mai 330 Constantin a fait de cette ville la nouvelle Rome jusqu'au 29 mai 1453.

Pour terminer, ajoutons que le style est délicatement ciselé et qu'une puissance évocatrice donne au récit une beauté rare dans les détours et raccourcis.

**Alain LE BAYON**

*"PARLE-LEUR DE BATAILLES, DE ROIS ET D'ELEPHANTS"* de Mathias Enard  
Prix Goncourt des Lycéens 2010 et Prix Inter 2009. Editions Actes Sud. 153 pages. 17□